

AMI DANGEREUX



I

Ayant attaché Carlo en lieu sûr, l'artiste se mit à l'œuvre.



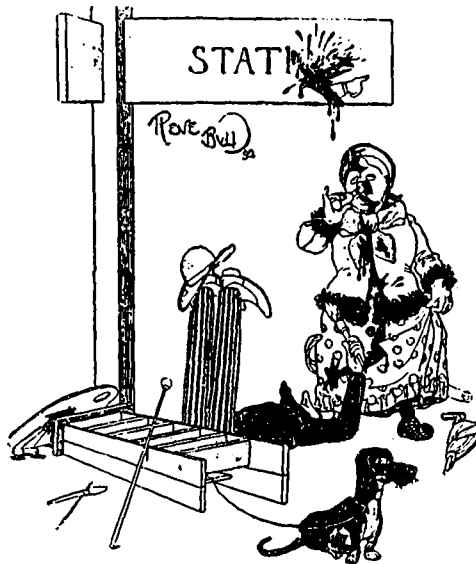
II

Quand une vieille voleuse bien connue de Carlo se dirigea du côté de l'escabeau.



III

En chien dévoué, Carlo se précipita sur elle, sans s'occuper de son bien être.



IV

Et après avoir donné une leçon à la vieille, il reprit son poste avec la conscience du devoir rempli.

QUEEN'S THEATRE

COUNT CASPER

L'intrigue de "Count Ca-par" est des plus simples. Casper, une espèce de vagabond, s'éprend d'amour pour Rose Comstock qui partage son sentiment et que son père veut marier à lord Cecil Fufthunter. De son côté Walter Mason veut épouser Rose pour refaire sa fortune. Madame Comstock est la cousine—trop cousine—de Walter. Elle l'aide à sortir de ses embarras financiers et lui donne ses bijoux pour qu'il les mette en gage afin de se procurer de l'argent. Le général Comstock s'aperçoit de la disparition des bijoux ; il demande ce qu'ils sont devenus et Walter accuse Casper de les avoir volés. Casper est chassé, mais il parvient à mettre la main sur la reconnaissance du mont de piété où les bijoux ont été engagés. En même temps, un de ses amis meurt en lui laissant sa fortune et son titre. Il devient le comte Casper et épouse Rose.

Cette intrigue pouvait donner lieu à des scènes émouvantes que l'auteur a remplacées par des grosses farces dont sont chargés deux types irlandais, Terry et McFadden et Nora O'Hoolihan, ainsi que lord Fufthunter. Les acteurs de ces rôles parfaitement inutiles, versent beaucoup trop dans le bas burlesque.

M. Ellis chante bien ; bonne voix, bonne diction, bonne interprétation.

Nous ferons une mention spéciale de la scène de la balançoire qui a eu beaucoup de succès.

Mais mademoiselle Marion Ballon, "Rose Comstock," seconde dignement Chas T. Ellis.

Ajoutons que les deux enfants, Florrie O'Brien et Mattie Greer, sont tout à fait charmants. La semaine prochaine les Menestrels Cleveland.

CONTES TUNISIENS

LE BEY S'AMUSE !

Le vieux Bachir el Meddah était aveugle depuis deux mois. Il avait tout tenté pour se guérir : de vieilles mauresques lui avaient apporté des herbes miraculeuses, il avait prié sur la tombe de Bent el Kheneg, une maraboutine morte en odeur de sainteté, et à la mémoire de qui une zaouïa avait été élevée, il avait pris tous les médicaments arabes connus depuis le Zeriath el Ketan jusqu'au Zil el Kharoua, mais il n'avait pu se guérir, au contraire ; il ressentait dans la tête des douleurs de plus en plus fortes et ses paupières restaient toujours closes.

Voulant se guérir, à quelque prix que ce fût, il résolut de se rendre à Tunis, pour consulter le vénéré Kadj ou Kaci el Ghardi, un saint homme qui était venu de l'ouest—l'Algérie—avec la réputation d'un médecin guérissant infailliblement toutes les maladies, celle des yeux surtout.

Pour réaliser la somme nécessaire à son voyage, il fit vendre le long fusil qu'il tenait de son père, —un vieux fusil à pierre incrusté de nacre et d'argent, dont la crosse, fendue, était cerclée avec des bandes de fer battu,—un coffre et une petite parcelle de terre sur laquelle végétaient une centaine d'oliviers.

Un matin, juché sur un petit bourricot, il quitta Bizerte par la porte Bal el Rhummel et, cahin caha, il se laissa emporter par maître Aliboron qui dressait les oreilles et trottait d'un pas allègre, dans la direction de Tunis, Bachir allait consulter le grand, le vénéré, l'infaillible Hadj ou Kaci el Gharbi.

Il serait oiseux de le suivre tout le long de la route. Rien ne l'intéressait puisqu'il ne voyait

rien ! Il passa dans le village de Menzel et Djemil, devant El Alia, El Haouida, et les ruines d'Utique, elles-mêmes le laissèrent—et pour cause—indifférent.

Le hameau de Bou Chater où il but un peu de lait aigre, est un misérable resto de la célèbre Utique, qui seule dépassait jadis, Carthage en étendue et l'éclipsait en magnificence.

Enfin il arriva près du Bardo, son attention fut attirée par un bruit insolite, il perçut parfaitement ce bruit qui provenait du pas cadencé de quelques cavaliers s'avançant vers lui.

Par politesse, quand il crut être près d'eux, il lança le sacramental :

—Mesikoum bel Kheir, (à vous tous, bon soir, ou, que votre soirée soit avec le bien).

A quoi, le bey Mohammed es Sadok — car c'était lui—répondit :

—Mesik, (bonsoir), où vas-tu ?

—Qui que tu sois, in sidi, je puis te le dire, et peut-être paurras-tu m'indiquer, où habite près de Tunis, le saint homme que je recherche. Je suis Bachir el Meddah, Benzerti—c'est-à-dire habitant de Bizerte — étant devenu aveugle par la volonté de Dieu tout puissant—que son saint nom soit exalté !—je vais consulter, pour me guérir, le grand, le vénéré, l'infaillible Hadj ou Kaci el Gharbi.

Le bey, ce soir-là, était bien disposé. Il essaya de mystifier Bachir.—Tu as de la chance, lui dit-il, je suis Hady ou Kady el Garbi, lui-même.

—Dieu soit loué ! ô maître, fais que Dieu, par tes bons soins me rende la vue. Si tu réussis, il augmentera ton bien, ta famille sera bénie, et tes enfants vivront longtemps !

Mohammed El-Sadok, descendit de cheval. Les gens qui l'entouraient n'osant parler, se demandaient ce qu'il allait faire.

Après avoir relevé légèrement les paupières de Bachir, il dit :

—Ce n'est rien ! avec l'aide d'Allah et de notre Seigneur Mohamed, son prophète, je te guérirai. Voici ce qu'il faut faire : ce soir avant de te coucher, tu prendras un morceau de la lune ; tu le pileras comme il faut, et lorsqu'il sera réduit en bouillie, tu te l'appliqueras sur les yeux, et tu recouvriras aussitôt la vue. Je veux être pendu si je trompe.

Bachir comprit-il qu'on essayait de le mystifier ? Je n'en sais rien, mais très placidement il demanda à combien s'élevait la somme qu'il devait payer au guérisseur.

—C'est cent piastres, répondit le Bey.

A ces mots baissant sa tête sur le col de son bourricot Bachir fit entendre un formidable juron, et l'incongru poussa son âne en disant : —Tiens, voilà des arrhes. Quand je serai guéri je te paierai le reste de ton dû.

Le Bey resta un instant suffoqué de colère, mais il prit le parti de rire et ne voulut pas punir l'insolent Bachir, qui le lendemain retournait à Bizerte en maudissant celui que ses coreligionnaires appelaient le grand, le vénéré, l'infaillible El hadj ou Kaci el Gharbi.

EMILE GRÉVILLE.

THÉÂTRE-ROYAL

"EAGLE'S NEST"

Il y avait foule, à chaque représentation du Théâtre Royal. Le Eagle's Nest est une pièce de mérite qui justifie pleinement le patronage des amateurs de théâtre.

L'intrigue basé sur les romans de l'ouest offre un intérêt suivi et souvent très vif. Il y a de fortes situations comme dans tous les drames de cette nature.

Le rôle principal, "Jack Trail," est tenu par Edwin Arden. Le nom de cet acteur est très avantageusement connu à Montréal. M. Arden joint à un grand talent une ample connaissance de son art. Il mérite certes des éloges et sa réputation n'est pas surfaite.

Les spectateurs se sont grandement amusés. Le spectacle vaut la peine d'une visite.

La mise en scène et les décors ajoutent grandement à la valeur de la représentation, qui est une des meilleures du répertoire du "Royal." La semaine prochaine on jouera : Cruiskeen Lawn.